

SAINT-DENYS GARNEAU PARMİ NOUS

Au début de cette rencontre consacrée à Saint-Denys Garneau, j'aimerais que nous réfléchissions quelques instants à cette coutume qui consiste à célébrer l'anniversaire de la mort de quelqu'un, qu'il s'agisse d'un ami, d'un parent ou d'un personnage public. Pourquoi ressentons-nous le besoin de nous souvenir de ceux qui nous ont quittés, même lorsque nous ne les avons pas connus? À cette question, bien sûr, chacun peut répondre selon la nature du lien qui l'unissait ou qui l'unit à ses chers disparus. Mais au-delà des réponses personnelles et subjectives, il n'y a, au fond, qu'une raison qui préside à toutes les fêtes commémoratives (messes, expositions, colloques ou concerts), et cette raison, dont le mort ou la morte n'est souvent que le prétexte, c'est le besoin qu'ont les vivants d'appivoiser la mort en lui donnant un visage connu. Célébrer l'anniversaire de la mort de quelqu'un est un subterfuge qui nous permet de regarder ce qui n'a pas de visage, de ressusciter ce qui ne peut mourir, c'est-à-dire la mort elle-même, que nous nous efforçons d'oublier et qui pourtant nous habite depuis notre premier souffle, la mort, dit le poète, «qui serait venue secrètement faire son nid dans nos os». Prier les morts ou leur rendre hommage, ce n'est pas tant se souvenir d'eux que vouloir qu'ils se souviennent de nous, pauvres mortels, qu'ils pensent notre mort à notre place. Ce subterfuge peut être une voie vers la vérité pourvu que ce ne soit pas une façon polie, élégante ou savante de prendre congé de la mort en l'enfermant dans la mémoire des disparus. Hélas, c'est ce que nous faisons le plus souvent

après avoir jeté quelques fleurs sur la tombe de ceux qu'on ressuscite le temps de leur anniversaire.

Mais vouloir se débarrasser ainsi de la mort en évoquant la figure de Saint-Denys Garneau m'apparaît une tâche presque impossible, parce que Saint-Denys Garneau même vivant était, de son propre aveu, «comme un mort». On ne peut trouver dans la lecture de Saint-Denys Garneau ce réconfort un peu facile que procure le souvenir de telle parole ou de tel geste de quelqu'un qu'on a perdu et qui redevient ainsi un vivant comme nous, quelqu'un qui a dit ou fait telle ou telle chose. C'est là sans doute la manière la plus «saine» de s'entretenir avec les morts, avec les écrivains: en faire des êtres aussi vivants que nous et échapper du coup à l'insupportable vérité de leur absence. Bien sûr, celles et ceux qui ont connu Saint-Denys Garneau, et même nous, simples lecteurs, nous pouvons glaner ici et là des signes que Saint-Denys Garneau a été un vivant comme nous, qu'il a eu des amis, qu'il a fait des promenades à la campagne, qu'il a joué au tennis, écouté de la musique, bref, qu'il a reçu de la vie, comme nous, sa part de jours et de nuits, de joies et de peines. Bien sûr, il aurait pu tirer de cette commune richesse humaine de quoi vivre et écrire dans l'attente et l'oubli plus ou moins sereins de la mort.

Mais pour cela, il aurait fallu qu'il soit autre, qu'il soit cet autre qui n'aurait pas les poches et les yeux troués, qui aurait un visage bien à lui et une voix assez forte pour faire taire «le silence strident comme une note unique/ qui annihile le monde entier». Cet autre, Saint-Denys Garneau n'a jamais pu l'être, malgré tous les efforts qu'il a faits pour mettre ses pas dans les pas de celui qui marchait à côté de lui avec la grâce ou l'inconscience de tous ceux qui ne savent pas qu'ils marchent vers la mort, que la mort marche avec eux, en eux. On peut bien reprocher à Saint-Denys Garneau de ne pas avoir détourné son regard de la mort et de s'être condamné lui-même à ne pouvoir

vivre et marcher comme tout le monde. Penser ainsi, c'est ignorer le combat de Saint-Denys Garneau contre lui-même, c'est refuser de reconnaître qu'il n'est pas donné à tout le monde de mourir une seule fois. D'autres doivent traîner leur mort toute leur vie parce que l'une et l'autre sont aussi indissociables que le germe et le fruit. Voici un poème retrouvé qui raconte comment Saint-Denys Garneau n'a pu se dérober à cette «tâche de mourir» qui est, selon Rilke, la seule tâche vraiment humaine:

Il y a certainement quelqu'un qui se meurt
J'avais décidé de ne pas y prendre garde et de laisser tomber le
cadavre en chemin,
Mais c'est l'avance maintenant qui manque et c'est moi
Le mourant qui s'ajuste à moi.

Un autre poème dit à peu près la même chose: qu'on ne choisit pas son camp, qu'on ne choisit pas d'être du côté des vivants ou des morts, parce qu'il n'y a pas de frontières entre ici et là-bas.

Et cependant dressé en nous
Un homme qu'on ne peut abattre
Debout en nous et tournant le dos à la direction de nos regards,
Debout en os et les yeux fixés sur le néant
Dans une effroyable confrontation obstinée et un défi.

C'est cette conscience de la mort, de l'autre en nous qui à chaque instant meurt, qui fait de Saint-Denys Garneau un écrivain nécessaire, encombrant, immortel. Saint-Denys Garneau, hier et aujourd'hui, c'est bel et bien «ce mauvais pauvre» qui «va parmi vous avec son regard en dessous». Vous pouvez tout lui donner, la richesse, l'intelligence, le talent, l'amour, la beauté, «il ne peut rien retenir, on le sait, c'est un

pauvre irréparable». C'est un imposteur qui a la manie de transformer la réalité en apparences, de détourner la vie vers une source sans fond:

En somme, c'est cette imposture et cette manie de détournements de fonds ou plutôt d'apparences, à son profit (dont il ne tire aucun profit, il le sait bien) qui complique toute l'affaire. S'il pouvait être lui-même, on pourrait le supporter, l'admettre. Et lui-même est de cet avis (le plus étrange de cette affaire, c'est que tous y sont du même avis), mais c'est là la difficulté du problème: comment le pauvre pourrait-il être lui-même? Comme il le fait remarquer, c'est de la contradiction dans les termes. Si le pauvre était quelque chose, avait une identité distinguée, il ne serait pas le pauvre: il aurait quelque chose, ses yeux, ses mains, ses oreilles, et par là toute la terre (...).

Cette figure du pauvre dans laquelle se reconnaît Saint-Denys Garneau est, me semble-t-il, la figure exemplaire de l'écrivain lorsque rien ne peut le distraire de son drôle de travail qui consiste à tout recueillir pour tout perdre. Les écrivains, comme le dit Valéry, «ne parlent jamais que de choses absentes», «leur travail c'est de faire vivre en nous ce qui n'existe pas». Certains écrivains peuvent céder à la tentation de retenir quelque chose de ce qui est, s'accrocher à quelque certitude, ne serait-ce qu'à celle de ne pouvoir rien retenir. Et ils réussissent alors à vivre malgré tout de leur drôle de travail, faiseurs d'images dans lesquelles se reflète malgré tout la réalité, pauvres mais riches néanmoins de la certitude d'être un bon pauvre qui travaille au salut des riches en assumant la part d'infini, de vide ou de ténèbres que les riches ne veulent ou ne peuvent pas voir. Saint-Denys Garneau, lui, est un mauvais pauvre, c'est-à-dire un écrivain qui ne peut trouver dans la littérature ni le baume de la beauté ni le réconfort d'une vocation sacrificielle. C'est un mauvais pauvre qui ruine non seulement le monde en le

détournant vers ce qui n'existe pas, mais qui ruine aussi la littérature en l'acculant à sa propre vérité. En effet, si la littérature doit faire vivre en nous ce qui n'existe pas, elle ne peut accomplir pleinement sa tâche qu'en acceptant à son tour de disparaître: les choses sombrent dans les mots, les mots dans le silence. Telle est la loi à laquelle se soumet l'écrivain, le mauvais pauvre, qui par fidélité au mouvement qui enchaîne la vie à la mort, l'être au néant, se retrouve dans la position intenable de n'être chez lui nulle part, ni ici ni là-bas, à la fois exilé de la terre et du ciel. Saint-Denys Garneau est ainsi affecté de cet irrémédiable mal du pays dont parle Nietzsche:

Un nouveau mal du pays me dévore, la détresse des âmes les plus libres, comment l'appeler? Le mal du pays sans pays, le problème du coeur le plus désolant et le plus tranchant: Où ai-je le droit d'être chez moi?

Pourquoi lire une telle oeuvre? Pourquoi fréquenter ce mauvais pauvre qui reconnaît lui-même sa faute:

On a décidé de lâcher la nuit sur la terre
[...]
Pour une étoile encore qui n'est pas sûre
Qui sera peut-être une étoile filante
Ou bien le faux éclair d'une illusion
Dans la caverne que creusent en nous
Nos avides prunelles.

Pourquoi fréquenter ce mauvais pauvre qui n'a même pas la force ou le courage de condamner ouvertement notre richesse au nom d'une vérité à laquelle il nous convierait, ou à laquelle il ferait au moins semblant de croire? Quel profit peut-on tirer de celui qui se bat sans se battre, qui écrit sans écrire et qui détruit

même la meilleure part de nous-mêmes qu'il réussit parfois à éveiller? Car, enfin, nous, lecteurs, nous sommes de bonne foi, nous sommes prêts à tout, nous voulons bien entendre dans une oeuvre l'appel d'une vie plus intense ou le rappel de la mort.

Poser la question, c'est y répondre. Il faut lire Saint-Denys Garneau précisément parce qu'il ne répond à aucune attente du lecteur qui veut se voir confirmer tantôt dans son statut de vivant, tantôt dans son statut de mortel. Il faut lire Saint-Denys Garneau parce que ce mauvais pauvre «avait acquis, presque inconsciemment, par un mélange de scrupule, de dégoût de soi et de morne clairvoyance, l'art de détruire jusqu'aux sentiments, jusqu'aux affections qu'il lui arrivait d'inspirer quand tout à coup la vie se concentrait en lui et qu'il devenait fascinant de cette poétique exaltation, de ce mortel frémissement, fugitif et insaisissable». Autrement dit, quiconque demande à la littérature une «poétique exaltation» ou un «mortel frémissement» sera toujours déçu par Saint-Denys Garneau. Et quiconque voudrait faire de cette déception une sorte de vérité ultime à laquelle se raccrocher sera aussi déçu parce que le mauvais pauvre ne tient pas à sa déception, il la combat même. Et voilà que celui qu'on s'apprêtait à célébrer comme le champion du néant, comme l'écrivain de la parole impossible déclare: «Mon dessein n'est pas un très bel édifice/ bien vaste, solide et parfait/ Mais plutôt de sortir en plein air» là où «il y a les plantes, l'air et les oiseaux». On croyait tenir une sorte de héros, on se retrouve avec un enfant qui veut aller jouer dehors: «Ce n'est pas la fin de la nuit / Ce n'est pas la fin du monde! / C'est moi».

Alors on suit cet enfant qui s'amuse à mettre ensemble l'air, l'eau, les choses, les animaux «pour qu'ils se tiennent compagnie». On recommence à vivre, on remercie le poète d'avoir trouvé les mots qui recommencent le monde. Et puis subitement l'enfant en a assez, il se retire en lui-même, reprend sa faction solitaire:

Quand on vient de loin, ce n'est pas pour rester là c'est pour
s'en aller
Nos regards sont fatigués d'être fauchés par les mêmes arbres.

Incapable de faire de son art «un bel édifice bien vaste, solide et parfait» dans lequel pourrait se réfléchir le monde dont il est exclu ou la nuit qu'il contient, incapable de trouver dans l'amour des arbres cette «maison bien ouverte» qu'il voudrait «bonne pour tous les miséreux», ou «ce livre vécu autant qu'écrit» auquel il rêve, Saint-Denys Garneau est bien obligé de se demander: «pourquoi la contradiction est irrévocablement la loi de mon existence?» Il pourrait justifier cette loi, et ainsi se réconcilier avec lui-même, en disant que c'est la loi même de toute création, que «tout se crée, comme le dit Héraclite, par discorde et nécessité». Mais la réponse, qui se forme en Saint-Denys Garneau et va le dévorer toute sa vie, est beaucoup plus simple et plus terrible: si la solitude du poète n'a pas été bonne, si sa vie est un tissu de contradictions, c'est que l'amour manque. Après avoir noté dans son journal que l'amour des arbres et de la femme ne peut le satisfaire, il confesse humblement: «Quant à moi, je le pense, que c'est l'amour qui fait défaut». Cette pauvreté du coeur, cette incapacité d'aimer, tel est le centre de l'oeuvre de Saint-Denys Garneau. Si le poète est un «mauvais pauvre», «un mort qui se tient parmi les vivants», c'est que son coeur est «ce vide qui ne tient pas compte, qui ne retient pas ce qui est».

Comment faire en sorte que ce coeur soit capable de donner et de recevoir? Comment faire en sorte que la vie et la mort, les mots et les choses, les images et les êtres ne soient plus séparés? Comment faire en sorte qu'il n'y ait plus de distance entre moi et le monde, entre moi et moi? Éveiller les hommes à cette distance, les rendre conscients, l'oeuvre de Saint-Denys

Garneau, on l'a vu, fait cela presque naturellement. Mais pour Saint-Denys Garneau cela ne suffit pas:

Était-il mauvais, le fait d'avoir fait naître l'inquiétude, puis le doute jusqu'à approcher de la conscience du néant de la niaiserie de tout cela? Ces hommes étaient-ils faits pour la conscience? Tous les hommes sont-ils faits pour la conscience? Il fallait poser plus, tenter de sauver, par-dessus, plus loin que la conscience. Poser l'amour, agir l'amour.

Si la contradiction est l'essence même de la conscience, le retournement constant de la pensée contre elle-même la seule façon de ne pas s'endormir dans une vérité, comment peut-on vivre ainsi «sans appui», comment peut-on survivre à la conscience de la mort? La réponse de Saint-Denys Garneau rejoint celle de Hermann Broch qui écrit: «À celui qui est seul, la mort est fermée, la connaissance de la mort n'est ouverte qu'à l'union de deux êtres». Oui, mais la question reste entière: si le salut passe par l'amour, comment puis-je aimer? Le désir d'aimer, de sortir de la contradiction et de soi-même cache, on le sait, une contradiction encore plus grande: pour aimer il faut déjà aimer. Autrement dit, vouloir aimer c'est vouloir recevoir de l'autre ce qu'on n'a pas et qu'on voudrait lui donner. Les plus purs élans du coeur comme les plus beaux poèmes d'amour sont toujours des appels au secours, des prières, c'est-à-dire l'ouverture d'un vide qui aspire à être comblé, l'expression de ce qui est sans voix et veut être entendu. Rilke, dans la première élégie de Duino, se demande:

Qui donc, si je criais, m'écouterait dans les ordres des anges? Et même si l'un d'eux me prenait soudain sur son coeur, je périrais sous le coup de son existence tellement plus forte que la mienne.

Même interrogation, même supplication chez Saint-Denys Garneau qui n'a jamais lu Rilke mais qui est, comme lui, aux prises avec le problème d'un cœur-mauvais-pauvre qui ne peut rien donner parce qu'il ne peut rien retenir:

Et qui viendra dans ma misère?

Qui aura le courage d'entrer dans cette vie à moitié morte?

[...]

Qui m'entendra, qui suis sans voix

Maintenant dans cette attente?

[...]

Quelle voix pourra retentir,

Quelle voix de miséricorde

[...]

Quelle voix pourra se glisser, très doucement, sans me briser dans
mon silence intérieur ?

Cette «voix de miséricorde» qui pourrait rendre le poète capable d'amour, ce pourrait être une voix de femme, car la femme, dit Saint-Denys Garneau, est la seule à pouvoir «aimer ce qu'elle ne comprend pas et à comprendre ce qu'elle aime». Mais la femme, «l'aimante» comme l'appelle Rilke, ne peut guérir le mauvais pauvre de sa pauvreté parce qu'il trouve encore le moyen de résister à l'amour qu'elle lui donne: «Toujours, écrit Rilke, l'aimante surpasse l'aimé, parce que la vie est plus grande que le destin, son don d'elle-même peut être infini, c'est là son bonheur. Mais la misère sans nom de son amour a toujours été celle-ci: qu'on lui ait demandé de limiter ce don». Si le mauvais pauvre ruine l'amour en n'en retenant rien ou en n'en retenant qu'une infime partie, c'est qu'il veut tout posséder. C'est qu'il ne se satisfait de rien qui ne puisse combler son désir d'être tout. «Alors, écrit Saint-Denys

Garneau, c'est cet amour même, cette façon de posséder qu'il faut modifier. Dieu seul peut nous rendre capables de Lui-Même, c'est-à-dire de tout, et changer notre désespoir en espérance réelle».

Que Dieu ait été pour Saint-Denys Garneau la source d'une espérance réelle ne fait aucun doute. En fait, toute la lumière que Saint-Denys Garneau a pu entrevoir dans sa recherche de la poésie, de l'amour et de la nature va se cristalliser, plus pure et plus intense que jamais, dans la figure de Dieu. Mais Dieu, étant l'objet le plus pur de l'amour le plus désintéressé, sera précisément celui qui exigera du mauvais pauvre le plus grand renoncement: le mauvais pauvre, s'il veut aimer Dieu, devra renoncer à son désir d'être tout, devra renoncer à l'amour de «celui qui seul peut nous rendre capables de Lui-Même, c'est-à-dire de tout».

Dieu subira donc en quelque sorte le même sort que la poésie, l'arbre ou la femme, c'est-à-dire que Saint-Denys Garneau s'en détournera par fidélité même au mouvement qui l'avait poussé vers Lui, au désir de pouvoir enfin aimer, en acceptant de ne pouvoir tout dire, de ne pouvoir tout embrasser. Renoncer à Dieu par amour de Dieu, tel sera l'ultime renoncement de Saint-Denys Garneau qui voit alors dans Judas un compagnon de désespoir sacré:

Il pourrait y avoir un Judas qui serait un idolâtre du Christ, c'est-à-dire qui l'adore sans se donner à lui par un renoncement complet, et qui incapable de se donner à lui autrement que par le renoncement [...] le livrerait pour avoir enfin part à sa vie, pour s'engager à sa mort, en ressentir une douleur plus absolue parce que c'est lui qui en est cause, et peut-être participer à cette mort éternellement par le châtement.

Jamais le mauvais pauvre n'aura été aussi loin. Après avoir décliné toutes les richesses que lui offraient la poésie, les vivants et les arbres, voici qu'il refuse le salut par l'amour. Désormais la question qui se pose n'est plus de savoir comment écrire, comment aimer, mais comment vivre. Que fait le mauvais pauvre lorsqu'il a épuisé toutes les possibilités, y compris celle de sanctifier sa pauvreté, d'en faire une voie vers le salut?

Il s'assoit dans sa pauvreté, dans son épuisement complet, son désert. C'est sur une chaise, dans sa chambre. Autour, rien à quoi s'appuyer, s'attacher: l'espace épouvantable s'étend à l'infini de tous côtés. Toute sa force est pour se tenir dressé. Il pense à se laisser crouler, se laisser aller de tout son long par terre. Mais on ne peut pas; on ne sait pourquoi, il n'y a pas moyen. Cela continuerait, cela serait à recommencer. [...] Mourir ne finit rien, ne résout rien; mourir laisse tout en suspens: tout reste pareil, tout continue ailleurs de la même façon. C'est impossible.

Ce texte est clair: le mauvais pauvre, le vrai pauvre est celui qui n'a même pas le pouvoir de mourir; c'est celui qui, selon l'expression de Nietzsche, «meurt de ne pas mourir».

Pourquoi lire Saint-Denys Garneau, cet auteur qui ne nous donne rien ou plutôt qui nous donne tout pour aussitôt tout nous enlever? Sans doute parce que ce vide ou ce désert qu'il habite et qu'il veille religieusement est cet espace qui nous permet de ne pas crouler sous les richesses, quelles qu'elles soient. La faction solitaire de Saint-Denys Garneau au seuil d'un désir que rien ne peut combler est sans doute la seule façon de se tenir droit entre le ciel et la terre, la seule façon de supporter le poids du temps, d'être ce chemin que nous sommes entre le début et la fin.